

—Tourville aime à les célébrer ;  
 Au seul nom d'Iberville on vit Jean Bart pleurer,  
 Et, fermant les deux poings, ébranler les murailles  
 D'un applaudissement hors d'usage à Versailles.  
 Mais vous, chers Canadiens, avec vos avirons,  
 Où conduisez-vous donc ces barques de Hurons ?  
 Allez-vous, en voguant sans compas ni mâtures,  
 Pour un collier de verre acheter cent fourrures ?  
 On dit que le voisin de vos castors jaloux  
 Veut à coups de mousquet partager avec vous.  
 —Respect à nos canots ! ils ne sont que d'écorce ;  
 Mais leur légèreté, voyez-vous, c'est leur force.  
 Nous allons guerroyer dans les pays d'en haut,  
 On verra tous les lacs ;

—Reviendrez-vous bientôt ?  
 —On ramena trois mois ou quatre. . .

—Quel délice !  
 Pour varier, du moins, ce charmant exercice,  
 Que ferez-vous de plus ?

—Nous ? ce que nous ferons ?  
 Étrange question, vraiment ! . . . nous chanterons.  
 —France ! voilà tes fils ! avec eux sois benie !  
 —C'est la diversité qui fait notre harmonie :  
 N'avons-nous pas toujours l'assortiment complet  
 Des instruments qu'exige un concerto parfait ?  
 Des Basques pour danser, des Bourguignons pour boire,  
 Des Gascons pour conter, des Champenois pour croire ?  
 —Joignez-y toutefois quelques bons violons !  
 Les chants les plus joyeux sont nos vieux rigaudons.  
 —Tous nos airs ne sont pas mesurés pour la danse ;  
 La rame et l'aviron en réglent la cadence :  
 C'est deux temps ou trois temps ; dans un petit canot  
 On gazouille gaiement, plus gaiement qu'un linot ;  
 Mais dans un grand il faut que de chaque refrain  
 Le retour solennel soit lent comme un lutrin.  
 Venez tous avec nous, vous saurez mieux en route.  
 —Si l'Amiral voulait, nous irions tous sans doute :  
 Mais il tient à ses loups. Saluts à l'Iroquois !  
 En passant, s'il se peut, donnez-lui sur les doigts :  
 L'innocent Illinois également mérite  
 Ainsi que le Sautoux l'honneur d'une visite :  
 Rendez, par vos conseils, dans ces simples tribus,  
 L'homme un peu moins sauvage et la femme un peu plus.

On rit, et du départ le cri qui se prolonge  
 En cessant tout à coup a dissipé mon songe :  
 Des mâts je cherche en vain la mouvante forêt ;  
 Voyageurs, matelots, barques, tout disparaît.

Quel abandon subit ! seul sur le promontoire,  
 Un soldat est resté . . . Ciel ! qu'ai-je vu ? que croire ?  
 Un soldat rouge ! . . . adieu ! couleurs de nos Français !  
 Adieu, drapeaux sans tache ! ici règne l'Anglais,  
 L'Anglais, cet ennemi perfide . . . Point d'outrage !  
 Son audace a ravi la victoire au courage,  
 Et le même granit, monument immortel,  
 Unit les fiers rivaux morts dans ce grand duel.

Aux plaines d'Abraham, rendez-vous des batailles,  
 Victimes, attendez l'heure des funérailles :  
 Un jour doit arriver où des bras généreux,  
 Arrachant aux fossés vos ossements poudreux,  
 Les porteront couverts du drapeau de la France  
 A l'asile béni, leur dernière espérance !

Et toi, Stadaconé, tu peux lever le front,  
 Ce qu'étaient tes aînés tous tes fils le seront :  
 Le cœur qui bat en eux, l'esprit qui les anime,  
 De leurs dominateurs sauront forcer l'estime :  
 De l'honneur sans broncher suivant l'étroit chemin,  
 Ils les obligeront à leur tendre la main.  
 Les arts, que le fer chasse et que la paix ramène,  
 Joindront à vos lauriers des couronnes de chêne.

Canadiens ! déjà vos progrès éclatants  
 Ont vaincu la nature et l'espace et le temps ;  
 Le Saint-Laurent surpris voit s'unir ses deux rives,  
 Et, malgré les hiverns, cessant d'être captives,  
 Vos villes, dans l'essor d'un large épanchement,  
 Jusqu'aux glaces du Nord jettent le mouvement.  
 Source de tous les biens, votre active industrie  
 Par aucun joug fiscal ne peut être appauvrie :  
 Conquérents glorieux de votre liberté,  
 Veillez sur ce trésor ; il vous a tant coûté !

Surtout de vos voisins évitez la rudesse ;  
 N'étalez pas comme eux l'orgueil de la richesse :  
 Contents de votre sort, gardez votre gaieté,  
 Gardez ces douces mœurs et cette urbanité,  
 Signes originaux des vrais Preux de la France :  
 Que tout soit noble, enfin, dans votre indépendance !

APOLYNE DE PRINCEP.  
 (Sœurs Canadiennes.)

### Les Plonniers Canadiens.

En 1813, il y avait déjà 1062 âmes à Sommerset seulement, et la population s'était accrue dans la même proportion à Stanfold et à Arthabaska. La plus forte partie de ces colons montaient dans les Bois-Francs pauvres et sans aucune avance. C'étaient, pour la plupart, des journaliers ou des habitants ruinés, qui n'apportaient avec eux que les ustensiles de première nécessité et de maigres provisions pour quelques mois. Plusieurs n'apportaient pour tout ménage que leur hache et un sac de farine sur le dos. Ils comptaient sur leur travail pour maintenir leur existence et celle de leurs familles ; mais ces familles, souvent nombreuses et consommant sans cesse, avaient bientôt épuisé les provisions ; et le manque de magasins, dans ces premières années, ou le prix trop élevé des denrées, ne permettait pas de les renouveler. Aussi la disette était dans leur cabane avant que la récolte fût dans la grange. D'ailleurs, quelque abondante que fût cette récolte, le surecroît toujours imprévu de la population faisait qu'ordinairement elle était épuisée plus tôt qu'on ne l'avait cru, et, quand arrivait le printemps, la misère faisait aussi son apparition avec lui.

Ceux qui étaient arrivés les premiers avaient ordinairement des excédants pour soulager bientôt leurs amis nouvellement venus ; ils se montraient charitables et empressés à diminuer des souffrances qui devenaient de plus en plus pressantes ; mais cette ressource était bientôt épuisée. Les marchands qui venaient de s'établir à Sommerset et à Stanfold remplissaient bien, pendant le cours de l'hiver, leurs magasins de lard, de farine et de provisions de toute espèce ; mais l'immigration était toujours plus considérable qu'on ne l'avait prévu : elle doublait les calculs les plus raisonnables. Les nouveaux arrivés faisaient bien preuve de bonne volonté, en travaillant avec cette ardeur naturelle aux Canadiens, surtout quand ils entrevoient un avenir meilleur et qui ne dépend que de leur énergie. Les arbres tombaient comme par enchantement sous les coups redoublés de leurs haches ; bientôt le feu les avait réduits en cendre ; puis ils convertissaient en *sall* (1) cette cendre, qu'ils portaient ainsi transformée aux marchands de l'endroit, fabriquant la potasse et la perlasse. C'était, avec le sucre produit de l'érable, leur seule ressource. Ils en recevaient en échange des provisions de bouche et des vêtements.

Mais les demandes étaient si multipliées, que ce moyen de vivre s'épuisait bientôt ; la manufacture du marchand était pleine de potasse ou de perlasse, et son magasin était vide de provisions. Le manque absolu de chemins pendant l'hiver ne lui permettait pas d'expédier ses alcalis au marché et, par la même raison, de renouveler ses provisions. Une grande partie de cette population se trouvait alors aux prises avec la faim, qui ne marchandait jamais. C'était des moments terribles d'épreuve et de découragement. Prisonniers au milieu des bois, comme sur une île au milieu de la mer, ils ne pouvaient attendre de secours de personne. Une seule planche de salut restait aux infortunés habitants de cette place riche et pauvre, abondante et manquant de tout : c'était de franchir à pied la savane qui les tenait captifs, pour aller chercher sur leurs dos des provisions dans les parois du bord du fleuve.

Afin de pouvoir se porter secours, ils partaient par bande de dix à quinze hommes, pour faire ce périlleux trajet. On les voyait revenir portant sur leur dos soixante et quatre-vingts livres de farine et quelquefois bien davantage, souvent ayant un sac de provisions sur leur tête et dans leurs mains les ustensiles de cuisine les plus nécessaires. Quelques-uns même ne craignaient point de se mettre en route avec des plaques de poêle sur les épaules.

Ainsi chargés, ils allaient l'un devant l'autre, le cou tendu, le corps penché en avant, ruisselant de sueurs, dévorés par les moustiques et les maringoins, le visage en feu, les veines enflées, l'œil rouge et les lèvres bleuâtres ; quelquefois même on les voyait cracher le sang de leur poitrine enflammée. C'est que le sentier qu'ils parcouraient pouvait épuiser les forces de l'homme le plus vigoureux, à plus forte raison de ces voyageurs au courage invincible, mais qui partaient épuisés par un jeûne presque continu et n'emportant, pour soulager leur estomac fatigué, qu'une tranche de mauvais pain sec.

(1) Corruption du mot anglais *sall*, sel ou salin.